

# Faire mourir Guenièvre

## Enjeux, modalités et récits alternatifs de la mort du personnage dans les textes en langue d'oïl

Mariam Hazim-Terrasse

si le vos requier seur le serement que vos m'avez fet, que vos esgardoiz entre vos de quel mort ele doit morir ; que sanz mort n'en puet ele eschaper, se vos meïsmes vos teniez devers lui, en tel maniere que, se vos disiez qu'ele ne deüst pas morir, si morra ele<sup>1</sup>.

Si les condamnations à la peine capitale, les menaces de mort<sup>2</sup> et les fausses nouvelles du décès de la reine<sup>3</sup> sont monnaie courante dans la littérature arthurienne du Moyen Âge, rares sont en revanche les textes en langue d'oïl qui racontent la mort effective de la femme d'Arthur. Dans le cadre restreint de cet article, c'est à ces quelques récits d'une mort définitive de Guenièvre que je voudrais m'intéresser, selon une double perspective qui en étudiera les enjeux narratifs et axiologiques. D'un point de vue littéraire, le décès d'un personnage de fiction n'est ni un phénomène qui va de soi ni un événement neutre : contrairement aux individus du monde « réel », Guenièvre ne doit pas nécessairement mourir. La mort de la reine relève d'un choix que les auteurs médiévaux ne font qu'exceptionnellement, pour des raisons qu'on tentera d'interroger. En outre, prendre le parti de tuer l'épouse d'Arthur ne suffit pas ; encore faut-il décider comment elle doit quitter le monde de fiction. Si ces choix ont toutes les chances d'entraîner des conséquences narratives, tant à l'échelle de la diégèse que de l'univers arthurien, ils ont aussi des implications axiologiques. La mort constitue un moment privilégié pour opérer un retour sur l'existence d'un protagoniste et pour proposer éventuellement une relecture de sa vie.

Cet article tentera de répondre à la question : « où, comment et pourquoi faire mourir Guenièvre ? ». Après avoir décrit les mécanismes intertextuels qui contribuent à construire puis à fixer une version canonique de la mort du personnage, je présenterai deux alternatives narratives qu'ont choisies les auteurs de langue d'oïl pour mettre fin à l'existence fictionnelle

---

<sup>1</sup> Par ces mots, Arthur demande à ses barons de condamner la reine pour adultère dans *La Mort le roi Artu, roman du XIII<sup>e</sup> siècle*, éd. Jean Frappier [1936], Genève/Paris, Droz/Minard, 1964, p. 12, § 92. Le texte établi par Jean Frappier constituera l'édition de référence dans cet article.

<sup>2</sup> Dans les *Merveilles de Rigomer* par exemple, Arthur (contredit par Guenièvre qui refuse de voir en Gauvain le meilleur chevalier de la cour) s'exclame qu'il fera décapiter sa femme (JEHAN, *Les Merveilles de Rigomer*, éd. Wendelin Foerster et Hermann Breuer, Dresden, Gesellschaft für romanische Literatur, t. I, 1908, p. 479, v. 16233-16243).

<sup>3</sup> Pour ne citer qu'un exemple, l'intrigue du *Chevalier de la charrette* de Chrétien de Troyes repose notamment sur l'échange d'annonces mensongères des morts respectives de Guenièvre et de Lancelot.

de la femme d'Arthur. Je m'interrogerai alors sur les conséquences narratives du décès de Guenièvre, tant sur la diégèse que sur l'univers de fiction, et sur les implications éthiques ou axiologiques de cette mort : à quels discours, à quels systèmes de valeurs correspond-elle ?

## De la mort éludée à la mort canonique

### Préambule : morts absentes

Les récits de cette mort font figure d'exception dans les textes en langue d'oïl et ils sont totalement absents des œuvres en vers. Sur 32 textes et fragments en vers qui évoquent la femme d'Arthur<sup>4</sup>, aucun ne mentionne la mort effective de la reine. Des raisons narratives, formelles et contextuelles permettent d'expliquer ce constat : dans les œuvres en vers, Arthur et Guenièvre sont des personnages relativement figés qui ne naissent ni ne meurent parce qu'ils constituent avant tout des marqueurs du cadre spatio-temporel, des éléments du décor ou de l'arrière-plan. En outre, le vers semble moins favorable que la prose au développement d'une temporalité biographique<sup>5</sup>. Il existe des contre-exemples puisque le *Roman de Brut* retrace sous forme versifiée la vie des personnages arthuriens. Néanmoins, cette adaptation en langue vernaculaire de l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth omet de raconter les derniers instants de la femme d'Arthur. Dans la chronique latine comme dans sa *translatio*, le roi, parti en guerre contre les Romains, est trahi par Mordret auquel il a confié la garde du royaume. Apprenant que son neveu a usurpé la couronne et qu'il partage le lit de la reine, Arthur retourne en Bretagne pour affronter l'armée du traître. Avant même que Mordret soit vaincu et que le roi, mortellement blessé, s'embarque pour l'île d'Avalon dont il pourrait revenir un jour si l'on en croit « l'espoir breton<sup>6</sup> », Guenièvre prend la fuite au couvent. Conformément à sa source latine, le *Roman de Brut* indique alors qu'il ne sera plus question de la reine : « en

---

<sup>4</sup> Les textes en question sont les suivants. Parmi les lais arthuriens : *Lanval*, le *Lai du Cor* et le *Mantel Mautailé*. Parmi les romans : le *Brut* de Wace, *Erec et Enide*, *Cligès*, *Le Chevalier au lion*, *Le Chevalier de la charrette*, *Le Conte du Graal*, les quatre *Continuations du Conte du Graal*, *Le Chevalier à l'épée*, *La Mule sans frein*, *Meraugis de Portlesguez*, *La Vengeance Raguidel*, *Le Roman d'Yder*, *Le Chevalier aux deux épées*, *Fergus*, *L'Âtre périlleux*, *Les Merveilles de Rigomer*, *Le Roman de Gliglois*, *Durmart le Galois*, *Biaudouz*, *Claris et Laris*, *Floriant et Florete*, *Escanor*, *Mélyador*. Parmi les fragments enfin : *Les Enfances Gauvain*, *Mélior*, *Ilaset Solvas*.

<sup>5</sup> Emmanuèle Baumgartner, notamment, a consacré plusieurs études aux enjeux qu'implique le choix du vers ou de la prose du point de vue de la temporalité romanesque. La récente thèse de Géraldine Toniutti revient sur cette question en l'éclairant du concept de « chronotope » défini par Mikhaïl Bakhtine (TONIUTTI Géraldine, *Les Derniers vers du roman arthurien. Trajectoire d'un genre, anachronisme d'une forme*, Genève, Droz, 2021, Chapitre II, « Choix de forme, choix de chronotope », p. 242-325).

<sup>6</sup> Martin Aurell désigne sous cette expression la croyance « en la survie et le retour du roi » (*La Légende du roi Arthur*, Paris, Perrin, 2018, p. 187).

l'abbeïe fud celee. / Ne fud oïe, ne fud vëue, / n'i fud trovee ne sëue<sup>7</sup> ». Le décès de Guenièvre est donc passé sous silence, comme dans tous les autres textes en vers et une partie des textes en prose<sup>8</sup> ; mais cette version de l'histoire – dans laquelle, après la trahison de Mordret, la reine se retire au couvent pour n'en jamais ressortir – est récupérée au XIII<sup>e</sup> siècle par le *Cycle Vulgate*. Le dernier roman de ce cycle, la *Mort Artu*, lui ajoute une suite et une fin en faisant explicitement mourir Guenièvre.

### **Finir ses jours au couvent : la construction d'une version canonique de la mort de Guenièvre**

Contrairement au *Roman de Brut*, la *Mort Artu* raconte que la reine résiste aux avances de Mordret ; c'est pourtant par crainte de son mari qu'elle se réfugie au couvent, redoutant d'être jugée complice du traître. Le décès de Guenièvre a lieu après le départ en Avalon du roi blessé. Dans la version la plus communément partagée par la tradition manuscrite du *Cycle Vulgate*, Lancelot est sur le point de mener une bataille contre les fils de Mordret lorsqu'il apprend la mort de sa dame :

« et Lancelos chevaucha entre lui et sa compaignie, mes il estoit si corrouciez et si tristres que nus plus ; car le jor meïsmes [...] li furent nouveles dites que la reïne sa dame estoit morte et trespassee de cest siecle nouvelement ; mes onques haute dame plus bele fin n'ot ne plus bele repentance, ne plus doucement criast merci a Nostre Seigneur qu'ele fist. De sa mort fu moult Lancelos dolenz et corrouciez, quant il en sot la verité [...] »<sup>9</sup>.

Le manuscrit Palatinus Latinus 1967 de la Bibliothèque du Vatican, qui a la particularité d'ajouter une dernière (et chaste) entrevue de Lancelot et Guenièvre, relate la mort de celle-ci dans des termes comparables :

« et la reïne remest ou servise Nostre Seigneur de si bon cuer qu'il ne li eschapa ne messe ne matine nuit ne jour, et tant se pena de prier pour l'ame le roy Artus et de Lancelot que ele ne vesqui que de un an, puis que Lancelos s'an fu partiz. Et quant ele fu trespassee, ele fu enterree si hautement comme l'an doit fere a si haute dame<sup>10</sup>. »

---

<sup>7</sup> WACE, *Le Roman de Brut*, dans *La Geste du roi Arthur selon le roman de Brut de Wace et l'Historia Regum Britanniae de Geoffroy de Monmouth*, éd. et trad. Emmanuèle Baumgartner et Ian Short, Paris, Union générale d'éditions, 1993, v. 4378-4380.

<sup>8</sup> Par exemple le *Didot-Perceval* (dernier roman de la trilogie attribuée à Robert de Boron) ne mentionne pas la mort de Guenièvre alors qu'il raconte celle de Mordret ainsi que le départ d'Arthur blessé en Avalon. Le même constat s'impose à la lecture de textes moins « romanesques », qui prétendent davantage à l'historicité, comme l'*Estoire de Brutus* (éd. Géraldine Veysseyre, Paris, Garnier, 2014), le *Triumphe des Neuf Preux* (imprimé à Abbeville par Pierre Gérard le 30 mai 1487), l'*Istoire des neuf preux princes et seigneurs* (ms. Paris, BnF, fr. 12598) ou la *Chronique dite de Baudoin d'Avesnes* (mss. Cambrai, Bibliothèque municipale, 683 (623) et Paris, BnF, fr. 15460. Je n'ai malheureusement pas pu consulter le ms. Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique, II 988).

<sup>9</sup> *La Mort le roi Artu*, éd. cit., p. 254, § 197.

<sup>10</sup> *Ibid.*, Appendice (p. 264-266) : « Dernière entrevue de Lancelot et de Guenièvre » (selon le ms. Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, Palatini latini, 1967), p. 266. Une autre particularité de cette version concerne la

Si la mort de la reine est mentionnée explicitement dans ces deux versions de la *Mort Artu*, et ce pour la première fois, l'événement n'est pas réellement mis en scène. On a moins affaire à un récit qu'à une rapide évocation : les verbes au passé « estoit morte et trespassee » ou « fu enterree » ne dénotent pas un processus mais une action ponctuelle déjà révolue. Surtout, le choix des formulations trahit une tendance à l'euphémisme : le second passage préfère au verbe « mourir » la restriction du verbe vivre ; quant à l'expression « trespasse[r] de cest siecle », dans le premier extrait, elle ne signifie après tout que « passer » dans l'autre monde. La mort n'est pas seulement évoquée par des euphémismes : elle est également compensée, dans le premier extrait par la « plus bele fin » et la « plus bele repentance », dans le second extrait par la majesté de l'enterrement. Le copiste du manuscrit Palatinus Latinus 1967 va même jusqu'à suggérer que le décès de la reine est précipité par son assiduité à la prière.

La solution de la *Mort Artu* pour mettre fin à l'existence fictionnelle de Guenièvre n'a pas toujours satisfait le public moderne : Francis Dubost<sup>11</sup> a par exemple accusé cette mort au couvent de n'être pas assez « sublime », « grandiose » ou « héroïque<sup>12</sup> ». Pourtant, c'est cette version « Vulgate » qui s'implante durablement dans la tradition « transfictionnelle », c'est-à-dire selon la terminologie de Richard Saint-Gelais<sup>13</sup> dans l'ensemble des œuvres qui se rapportent à une même fiction, ici arthurienne. Le *Cycle Vulgate*, conservé encore aujourd'hui dans un grand nombre de témoins, a en quelque sorte fixé une *doxa* que Patrick Moran propose de considérer comme la version devenue canonique de l'univers arthurien. Les œuvres postérieures au cycle reprennent très majoritairement les données narratives de cet ensemble romanesque. La mort de la femme d'Arthur est en partie représentative de ce phénomène de fixation canonique des données du cycle : en effet, la plupart des textes en langue d'oïl qui mentionnent le décès de la reine s'accordent sur la version transmise par la *Mort Artu*.

---

temporalité diégétique : contrairement à la rédaction la plus courante de la *Mort Artu* comme à la version « Post-Vulgate » étudiée dans la suite de cet article, le manuscrit Palatinus Latinus 1967 fait mourir Lancelot avant Guenièvre.

<sup>11</sup> Mais d'autres critiques ont commenté ce dénouement, parmi lesquels Ferdinand LOT (*Étude sur le Lancelot en prose*, Paris, Champion, 1918, p. 276 sur les « Défauts » du *Cycle Vulgate* : « La retraite de la reine au cloître est motivée d'une façon très gauche et sa mort rapportée en quelques mots. ») et Jean FRAPPIER (« Sur un remaniement de la *Mort Artu* dans un manuscrit du XIV<sup>e</sup> siècle : le Palatinus latinus 1967 », *Romania*, 1931, t. 57, n° 225-226, p. 214-222).

<sup>12</sup> « À côté de ces sublimes destins de femmes amoureuses, celui de Guenièvre est, il faut bien l'avouer, beaucoup moins grandiose. Elle n'a aucune propension à la mort héroïque. [...] Edulcoré à l'excès, et cela dans le but de satisfaire aux exigences de la morale chrétienne, ce dénouement est assurément le plus faible de tous les dénouements partiels réunis en faisceaux dans *La Mort Artu*. Indigne, en tout cas, du destin de ce couple dont l'histoire reprend ici les deux grands mythes amoureux du Moyen Âge, celui de Lancelot et celui de Tristan. » (DUBOST Francis, « Fin de partie : les dénouements dans *La Mort le roi Artu* », dans Jean DUFOURNET (dir.), *La Mort du roi Arthur ou le crépuscule de la chevalerie*, Paris, Champion, 1994, p. 85-111, ici p. 89)

<sup>13</sup> SAINT-GELAIS Richard, *Fictions transfuges. La Transfictionnalité et ses enjeux*, Paris, Seuil, 2011.

## La mort canonique de Guenièvre entérinée par les textes « Post-Vulgate »

### Amplification et réinterprétation « inoffensive » par la *Mort Artu* « Post-Vulgate »

La fortune littéraire de la version « Vulgate » du décès de Guenièvre est attestée par de nombreux textes postérieurs au cycle, au premier chef desquels figure la *Mort Artu* dite « Post-Vulgate ». L'un des témoins de ce texte édité par Fanni Bogdanow<sup>14</sup> consacre par exemple un chapitre complet au trépas de la reine. L'événement bénéficie alors d'un récit amplement développé. Si les données « Vulgate » sont légèrement adaptées, c'est avant tout pour renforcer leur cohérence car cette fois-ci, Guenièvre ne prend pas le voile par crainte de son époux (contrairement à ce que racontait la première *Mort Artu*) mais plutôt par désespoir après la mort du roi. Dans la *Mort Artu* « Post-Vulgate », le couvent apparaît comme la seule issue permettant à la reine d'échapper aux deux fils de Mordret qui, malgré la mort de leur père, ont saisi le royaume de Logres. En Gaule, Lancelot n'est que tardivement informé de la situation et il ne reverra plus son amie vivante. En effet, la santé de Guenièvre s'altère rapidement : la reine n'est pas habituée aux « travailz et mesaises de la religion<sup>15</sup> » et elle se désole de l'absence de son amant, qu'elle soupçonne de l'avoir oubliée. Surtout, le manuscrit Bodmer 105 ajoute une intrigue absente du *Cycle Vulgate* :

« En celle abbaye ou la royne demoroit en telle maniere avoit une dame randue de long temps, et avoit celle dame aymé Lancelot trop merueilleusement. Et pour le deul de ce que il l'avoit refusee, s'estoit elle leans randue et [haoit] la royne de tout son cueur pour ce que Lancelot l'amoit et elle avoit refusee. Si pensa que puis que son courroux ne pourroit venger sur Lancelot, elle s'en vangeroit sus la royne<sup>16</sup>. »

Afin de se venger de sa rivale, la dame fait courir la rumeur selon laquelle Lancelot et ses hommes, en chemin vers le royaume de Logres pour affronter les fils de Mordret, ont péri en mer. De même que Tristan meurt de désespoir en croyant que son amie ne viendra pas le sauver<sup>17</sup>, ce mensonge précipite la mort de Guenièvre :

« De ceste nouvelle fut la royne si dolante et si triste qu'elle ne voulut plus manger ne boyre, ains fut puis quatre jours en telle maniere que nul n'en pouoit avoir nouvelles. Au quart jour après vindrent leans autres nouvelles, car ung vallet dist que messire Lancelot,

---

<sup>14</sup> *La Version Post-Vulgate de la Queste del saint Graal et de la Mort Artu, troisième partie du Roman du Graal*, éd. Fanni Bogdanow, Paris, Société des anciens textes français, 1991-2001, 5 vol. (en 4 tomes). Le chapitre qui relate la mort de Guenièvre selon le ms. Genève, Bodmer 105 est édité dans le tome III, § 687-689, p. 482 à 487.

<sup>15</sup> *Ibid.*, t. III, § 687, p. 482.

<sup>16</sup> *Ibid.*, § 688, p. 484.

<sup>17</sup> Dans les premiers romans de Tristan, Yseut la Blonde a fait hisser une voile blanche sur le bateau qui la conduit vers son ami malade afin qu'il sache qu'elle vient le guérir ; mais Yseut aux Blanches Mains, jalouse de sa rivale, annonce au héros que la voile est noire.

sans faille, estoit arrivé [en la Grant Bretagne] a molt grant gent et a si bons chevaliers qu'il ne trouveroit ja homme qui luy peust la terre contretenir<sup>18</sup>. »

Une demoiselle s'empresse d'annoncer la bonne nouvelle à Guenièvre mais il est déjà trop tard :

« La royne, qui pres estoit de la mort et qui a paine pouoit mot parler, quant elle entendit ceste parolle, elle respondit a grant paine et dist ainsi comme elle peult :  
- Ha, damoiselle, a tart le m'avez dit. Ne me vault riens sa venue, car je suis a la mort. [...] Je voy bien et congnois que je suis a la mort venue et sens que je ne puis mie vivre jusques a demain. Et avec ce vous dy je que je ne fu oncques mes si lyee de nouvelle que je oÿsse comme je suis de cestes. Mais d'autre part, trop me poyse chèrement de ce que je ne le puis veoir devant que je trespasse, car il m'est bien avis que je en fusse plus joyeuse. Et toutes foys, puis que je ne le voy appertement, saiche que de sa venue m'est il bel et que je meurs de deul pour luy et que je vouldiers l'alasse veoir si je en eusse le pouvoir. Pour ce vous requiers je que tout maintenant que je seray desviee, trayez mon cueur hors de mon corps et le portez a monseigneur Lancelot en cest heaulme mesmes qui jadis fut sien. Et quant vous serez a luy venue, presentez le luy de par moy et luy dictes que en remembrance de noz amours je luy envoie mon cueur qui oncques ne le oblya<sup>19</sup>. »

Comme l'affaire de la dame jalouse, les dernières volontés de la reine sont un ajout de la *Mort Artu* « Post-Vulgate » qui procède à une amplification des données du *Cycle Vulgate*. La mort de Guenièvre racontée par cette seconde *Mort Artu* s'insère en quelque sorte dans un « blanc » du premier roman : elle se substitue au « non-récit » qui caractérise l'événement dans le *Cycle Vulgate*. Cette substitution conduit à une réinterprétation partielle de l'histoire puisque la mort de Guenièvre est désormais provoquée par un « deul » d'amour. Pourtant, la rédaction « Post-Vulgate » de la *Mort Artu* ne contredit pas fondamentalement les données de la première version : la reine finit bien ses jours au couvent. Quant aux dernières volontés de Guenièvre, le texte du Bodmer 105 ne les respecte finalement qu'à moitié. Le chapitre se conclut de manière déceptive, sans réaliser le programme qui semblait annoncé :

« Celuy jour mesmes trespasa la royne Guenievre. Et tout ainsi comme elle l'avoit commandé le fist la damoiselle, mais de tant luy mesavint que elle ne peult Lancelot trouver. Et pour ce ne mist elle mie tres bien a fin son message que sa dame luy avoit enchargé. Si laisse ores le comptes a parler d'elle et retourne a parler de messire Lancelot du Lac<sup>20</sup> »

L'instant « sublime » au cours duquel Lancelot aurait pu recevoir le cœur de sa dame n'a jamais lieu. En définitive, peut-être ce projet semblait-il trop ambitieux : il aurait été difficilement conciliable avec la fin « Vulgate » à laquelle « le comptes retourne » de toute façon,

---

<sup>18</sup> *La Version Post-Vulgate de la Queste del saint Graal et de la Mort Artu*, éd. cit., t. III, § 688, p. 485-486.

<sup>19</sup> *Ibid.*, § 689, p. 486-487.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 487.

après une amplification et quelques détours interprétatifs relativement inoffensifs pour l'entérinement du canon.

### **Une mort « Vulgate » consensuelle dans les œuvres « historiques » de la fin du Moyen Âge**

En outre, si l'on considère l'ensemble transfictionnel arthurien, c'est-à-dire si l'on élargit le corpus en interrogeant, par exemple, des textes à prétention historique, force est de constater que la fixation des données narratives du *Cycle Vulgate* s'étend au-delà du seul corpus romanesque. Les deux passages suivants, extraits de deux œuvres du XV<sup>e</sup> siècle (une chronique et une biographie d'Arthur insérée dans une liste des « Neuf Preux »), témoignent de ce phénomène :

« Celle bataille fut nuncie a la roine Geneviere, non mye en la maniere quelle avoit este faite, et lui fut dit que le roy Artus estoit mort et son ost perdu et desconfy ; pourquoy elle senfuy de nuit, soustraite selon son advis de toute ayde foraine hors de la cyte de Ebroith ou elle estoit en labbaye des vierges de Saint Julii martir en la cite de Legionne, en laquelle elle se vesti de labit de nonnain avec ces bonnes dames, et la fina ses jours en usant le demourant de sa vye chastement en grant patience<sup>21</sup>. »

« Mais le mauvais et desloyal perjure Mordret rassembla la nuyt ensuyvant ce qu'il peut recouvrer de ses gens et s'en entra dedens la cité de Gontonye, pour quoy, si tost que la noble royne Guenyevre sceult la desconfiture de Mordret, ayant paour que le roy Artus ne la feist morir, elle s'enfouyt de la cité de Eborace en laquelle elle estoit et s'en vint en la Cité des Legions, selon aulcuns Kamaaloth. Et la se mist en l'abbaye du benoist martir mouseigneur saint Jule et proposa vivre chastement entre les aultres nonnains de celle abbaye, et si fist elle, mais elle y morut tost après, remplie de tressaincte vie<sup>22</sup>. »

Les deux textes reprennent la version « Vulgate » du décès de la femme d'Arthur, c'est-à-dire la mort au couvent, non spectaculaire, mentionnée sans mise en scène, compensée par la « bonne vie » (on retrouve l'adverbe « chastement » dans les deux extraits) et euphémisée : Jean de Waurin préfère au verbe « mourir » l'expression « fin[ir] ses jours en usant le remanant de sa vye » et le phénomène est encore plus frappant dans le texte de Sébastien Mamerot où l'expression « mor[ir] [...] remplie de tressaincte vie » paraît presque contradictoire.

Contre ces exemples de récupération de la mort « Vulgate » de Guenièvre, un roman anonyme du XIII<sup>e</sup> siècle, le *Perlesvaus*, et une chronique du XIV<sup>e</sup> siècle, le *Myreur des histors* de

---

<sup>21</sup> Jean DE WAURIN (WAVRIN), *Recueil des croniques et anchiennes istories de la Grant Bretagne*, t. I, éd. William Hardy, London, Longman, 1864, p. 441 (chap. XXXVI).

<sup>22</sup> Sébastien MAMEROT, *Le Traité des Neuf Preux et des Neuf Preuses*, éd. Anne Salamon, dans *Écrire les vies des Neuf Preux et des Neuf Preuses à la fin du Moyen Âge : étude et édition critique du Traité des Neuf Preux et des Neuf Preuses de Sébastien Mamerot (Josué, Alexandre, Arthur ; les Neuf Preuses)*, thèse de doctorat, Paris, Sorbonne, 2011, p. 390. Je remercie Anne Salamon de m'avoir généreusement transmis sa thèse.

Jean d'Outremeuse, inscrivent leur version de l'histoire en marge du canon arthurien<sup>23</sup>. Je commencerai par présenter le *Myreur des histors* en dépit de l'ordre chronologique parce que ce texte me semble partager davantage de données narratives avec la version canonique.

## Morts marginales

### Le meurtre du Myreur des histors

Si l'on a pu reprocher à la *Mort Artu* (« Vulgate ») de proposer une version peu « grandiose » du décès de Guenièvre, Jean d'Outremeuse propose pour sa part une alternative plutôt spectaculaire. Longtemps, son texte donne l'impression de suivre la version canonique de la fin du monde arthurien dont il semble récupérer notamment les données relatives à la trahison de Mordret. Contrairement à la « Vulgate » néanmoins, le *Myreur des histors* ne fait pas mourir l'usurpateur des mains d'Arthur : tandis que le roi blessé s'embarque avec Gauvain pour Avalon, Mordret sort indemne de la bataille. C'est donc à Lancelot, seul survivant des chevaliers de la Table Ronde, qu'il revient de venger le roi.

Jean d'Outremeuse modifie aussi le rôle de la reine dans l'usurpation de Mordret. Si le *Roman de Brut* laissait supposer une certaine complicité de la femme d'Arthur, cette ambiguïté avait été levée dans la version devenue canonique par la résistance de la « reine-Vulgate ». Le *Myreur des histors* au contraire renforce la culpabilité de Guenièvre en lui faisant endosser la responsabilité de la trahison : « chu que Mordrech avoit fait, elle li avoit fait faire et estoit sa volenteit<sup>24</sup> ». En effet, Jean d'Outremeuse ajoute une nouvelle donnée narrative, celle de l'amour de la reine pour l'usurpateur :

« chu avoit esteit fait de greit et de conseilhe la royne, car elle amoit Mordrech, portant qu'ilh estoit beaus chevalier et juvenes, et se n'estoit point chevalereux, sique ilh sorjournoit plus sovent deleis la damme<sup>25</sup>. »

L'auteur semble ici mélanger deux univers arthuriens difficilement compatibles : le premier de ces univers, tiré du *Roman de Brut* qui ignorait le personnage de Lancelot, fait de Guenièvre la complice de Mordret ; le second, issu de la *Mort Artu* qui protégeait la reine des avances de l'usurpateur, définit Guenièvre comme l'amante de Lancelot. Le *Myreur des histors*

---

<sup>23</sup> Sur la notion de « canon arthurien », voir MORAN Patrick, *Lectures cycliques : le réseau inter-romanesque dans les cycles du Graal du XIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Champion, 2014 et *Id.*, « Perlesvaus et le canon arthurien : la construction de l'imprévisibilité », *Revue des langues romanes*, vol. 118, n° 1, 2014, p. 53-72.

<sup>24</sup> Jean d'OUTREMEUSE, *Ly Myreur des histors. Chronique de Jean des Preis dit d'Outremeuse*, éd. Adolphe Borgnet et Stanislas Bormans, (7 vol.), Bruxelles, Hayet, t. II., 1869, p. 243-244.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 243.



ne peut pas à la fois rassembler les trois personnages de Guenièvre, Mordret et Lancelot et modifier leurs relations sans inscrire irrémédiablement sa version de l'histoire en marge du canon arthurien : le triangle amoureux du *Cycle Vulgate* (Arthur-Guenièvre-Lancelot) est brisé par l'introduction d'un quatrième protagoniste, le second amant de la reine (Mordret). La femme d'Arthur n'est plus seulement une épouse adultère mais également, pour Lancelot, une amante infidèle. Comme l'a montré Richard Trachsler<sup>26</sup>, Lancelot devient chez Jean d'Outremeuse une figure d'amant trahi et son crime prend la forme d'une punition ou d'une vengeance. Le décès de la reine a lieu devant le lecteur :

« Atant fut la citeit rendue à Lanchelos, et ilh entrat dedens : se trovat la royne Genevre, se ly coupât le chief, car ilh dest chu que Mordrech avoit fait, elle li avoit fait faire et estoit sa volenteit. Puis prist Lanchelot Mordrech, et le mist en une chartre petit où ilh ne soy poioit estendre. Et mist la royne tout mort deleis ly et fermat le huys, s'en gardat les clef, ne onques ne volt soffrir que ilh awist à mangier, si qu'ilh enragat de fain et mangnat à grant planteit de la royne ; car al xvi<sup>e</sup> jour, quant ons l'ostat, ons trovat que la royne estoit mangniet les bras et les jambes et le viare mult laidement<sup>27</sup>. »

Le choix narratif d'un point de vue externe donne à voir une scène de meurtre au sein de laquelle Guenièvre occupe un rôle passif. Il n'est pas question de ses émotions, comme si elle n'était déjà plus qu'un corps inconscient : la reine, en effet, n'est jamais le sujet des verbes qui décrivent sa disparition. Son « chief », puis sa dépouille, sont les objets des actions des hommes (couper, mettre ou manger). Preuve qu'à ce stade Guenièvre n'est plus un sujet, elle est devenue une entité indénombrable au même titre que les aliments du quotidien, si bien que Mordret dévore « de la royne » ! La cruauté de cet épisode anthropophage rappelle la tradition médiévale des récits du « cœur mangé » au sein desquels un mari trompé se venge en cuisinant le cœur de son rival et en le servant à son épouse. La punition de Lancelot ne suit néanmoins pas le même schéma : c'est la dame qui est assassinée plutôt que l'amant. En outre, si les membres et le visage de celle-ci sont dévorés il n'est pas question du cœur. Le mari ne joue aucun rôle dans cette vengeance puisqu'il est en Avalon. Ce n'est donc pas Lancelot, l'amant canonique de Guenièvre, qui s'adonne au cannibalisme mais Mordret, le second amant. Par ailleurs, l'anthropophagie de ce dernier est motivée par la faim : bien que la proposition consécutive (« si qu'ilh enragat de fain ») semble suggérer une certaine préméditation de la part de Lancelot, celui-ci ne va tout de même pas jusqu'à confectionner un plat piégé.

---

<sup>26</sup> TRACHSLER Richard, *Clôtures du cycle arthurien. Étude et textes*, Genève, Droz, 1996, p. 262-286 concernant le *Myreur des historis* et plus particulièrement p. 280-282 sur le meurtre de Lancelot.

<sup>27</sup> Jean d'OUTREMEUSE, *Ly Myreur des historis*, éd. cit., t. II, p. 243-244.

## La mort hors-champ du *Perlesvaus*

Le *Perlesvaus*, qui a probablement été composé à peu près au même moment que le *Cycle Vulgate*<sup>28</sup>, présente une autre version non-canonique du décès de la femme d'Arthur, quoique moins spectaculaire. Le roman contient plus d'une vingtaine de mentions de la mort de Guenièvre<sup>29</sup>. Pourtant, si cet événement est omniprésent dans les discours et les pensées des personnages, il ne fait jamais l'objet d'un récit pris en charge par le narrateur. Tantôt le bruit court que la reine, malade de chagrin à cause de l'assassinat de son fils et de la disparition de son mari, va mourir<sup>30</sup>. Plus loin, une fois Guenièvre morte, un ermite raconte à Lancelot que celle-ci avait anticipé et organisé son futur enterrement en demandant à être ensevelie sur l'île d'Avalon auprès des sépultures de son fils et de son époux<sup>31</sup>. Toutes les autres mentions du décès de la reine dans le *Perlesvaus* sont les constats d'un événement passé que tout le monde regrette<sup>32</sup> mais dont manifestement personne n'a été témoin (pas même le narrateur) et qui a donc lieu hors-champ. Arthur, Lancelot et les chevaliers de la Table Ronde découvrent la mort de Guenièvre à l'occasion d'un tournoi dont le roi remporte le prix, qui consiste en une couronne et un cheval blanc ayant appartenu à la reine<sup>33</sup>.

---

<sup>28</sup> La datation du *Perlesvaus* reste incertaine dans l'état actuel de la critique qui s'accorde néanmoins sur une fourchette allant de 1200 à 1250. Fanni Bogdanow fait l'hypothèse d'une composition autour de 1230, soit après la rédaction du *Lancelot propre* et de la *Queste del saint Graal* (BOGDANOW Fanni, « Le roman jusqu'à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle : le *Perlesvaus* », *Grundriss der Romanischen Literaturen des Mittelalters*, vol. IV, t. 2, Heidelberg, 1984, p. 43-67). Il est délicat de situer dans le temps l'écriture de ce texte relativement à celle des différents romans qui composent le *Cycle Vulgate*. Puisque l'on ignore si l'auteur du *Perlesvaus* a pu connaître une partie au moins du cycle, il est impossible d'affirmer que cet auteur contredit volontairement la version « Vulgate » du monde arthurien même si, du point de vue de la réception, l'univers du *Perlesvaus* se situe en marge du canon.

<sup>29</sup> De façon plus générale la mort est un motif important au sein de ce texte, comme en témoignent les études de BOUGET Héléne, « Manifestations et symbolique de la mort dans *Perlesvaus, le Haut Livre du Graal* », in Jean-François KOSTA-THÉFAINE (dir.), *La Mort dans la littérature française du Moyen Âge*, Villers-Cotterêts, Ressouvenances, 2013, p. 79-10 et de POISSON-GUEFFIER Jean-François, *La Cathédrale rouge : images de la mort dans le Haut Livre du Graal*, Thèse de doctorat, Paris, Sorbonne, 2016.

<sup>30</sup> « [...] et la roïne en maine tel doel por le roi e por la mort de son fil, que l'en dist qu'ele morra. » (*Le Haut Livre du Graal : Perlesvaus*, éd. William Albert Nitze et Thomas Atkinson Jenkins, Chicago, University of Chicago Press, 1932-1937, 2 t. [réimpr.: New York, Phaeton Press, 1972], t. I, p. 300, l. 7110-7111. Voir aussi *Le Haut livre du Graal*, éd. et trad. Armand Strubel, Paris, Librairie générale française, 2007, p. 778-780).

<sup>31</sup> « [...] li cors de la roïne gist en cels sarchou devers vos, e en l'autre est licief de son fil, dusc'a icele hore que li rois iert finez, a qui Dex doinst longe vie ; mais la roïne dist a la mort que on meist son cors de joste le sien. De ce avon nos ses letres e son seel. » (*Le Haut Livre du Graal : Perlesvaus*, éd. William A. Nitze et T. Atkinson Jenkins, t. I, p. 318, l. 7597-7601. Voir aussi *Le Haut livre du Graal*, éd. Armand Strubel, p. 824)

<sup>32</sup> Par exemple, « Quant Perlesvaus seut que ele fu morte, si en fu moult dolanz en son cuer. » (*Le Haut Livre du Graal : Perlesvaus*, éd. William A. Nitze et T. Atkinson Jenkins, t. I, p. 303, l. 7186-7187). Le manuscrit édité par Armand Strubel ajoute qu'« il le plaint et regreta molt doucement. » (*Le Haut livre du Graal*, éd. Armand Strubel, p. 786)

<sup>33</sup> « Sire, fait il, vos avez conquis par d'armes ceste corone d'ore cest destrier, donc vos devez faire grant joie, se vos estes tant vaillant que vos puisiez desfendre la terre a la meilor fame qui vive, qui morte est [...]. – A qui fu la terre ? fait li rois. Sire, comment ot non la roïne dont je voi la coronne ? – Sire, [...] ceste coronne fu la roïne Genievre, qui morte est e enterree, de coi il est grant dolor. » (*Le Haut Livre du Graal : Perlesvaus*, éd. William A. Nitze et T. Atkinson Jenkins, t. I, p. 301-302, l. 7142-7150. Voir aussi *Le Haut livre du Graal*, éd. Armand Strubel, p. 782)

Contrairement au reste de la tradition transfictionnelle, le *Perlesvaus* n'associe pas le décès de la reine à la trahison de Mordret (et pour cause : ce personnage n'existe pas dans le roman). Le texte présente un monde arthurien en déclin tout à fait atypique, dont l'originalité est trop riche pour être détaillée ici.

La critique s'est d'ailleurs intéressée à bien des spécificités du *Perlesvaus* et a consacré des analyses<sup>34</sup> à un épisode au cours duquel Lancelot parvient par hasard sur l'île d'Avalon où il découvre une chapelle abritant la tombe de sa dame. Le chevalier se recueille longuement devant la sépulture, non sans ambiguïté car, pour éviter de s'attirer le blâme et les soupçons des ermites assistant à la scène, il fait mine d'adorer la statue de la Vierge Marie qui surmonte le cercueil<sup>35</sup>.

La version de la mort de Guenièvre selon le *Perlesvaus* se distingue par la mention de la sépulture de la reine<sup>36</sup>, qui plus est située en Avalon auprès de celle d'Arthur. Dans aucun autre texte, à ma connaissance, Guenièvre n'est admise sur l'île merveilleuse (alors que Gauvain ou Lohot s'embarquent parfois sur la nef des fées en compagnie du roi blessé). Pour faire mourir Guenièvre, le *Perlesvaus* n'ignore donc pas complètement la tradition textuelle antérieure mais il privilégie, plutôt que le récit de l'entrée au couvent, une symétrie entre les morts d'Arthur et de sa femme. Le décès de la reine se fonde bien sur un modèle préexistant, celui de la disparition du roi en Avalon. William Nitze<sup>37</sup> a par ailleurs montré qu'au moment où a été écrit le *Perlesvaus*, l'île d'Avalon était géographiquement assimilée à Glastonbury. Or c'est là qu'ont été « découvertes » (c'est-à-dire inventées) en 1191 les tombes d'Arthur et de son épouse.

Il existe donc au moins trois versions contradictoires de la mort de Guenièvre qui ne peuvent pas être mises sur le même plan : la version du *Cycle Vulgate*, devenue canonique, est

---

<sup>34</sup> Par exemple, DE COMBARIEU DU GRÈS Micheline, « Le personnage de Lancelot dans le *Perlesvaus* », dans *D'aventures en Aventure : « Semblances » et « Senefiances » dans le Lancelot en prose*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2000, p. 399-429.

<sup>35</sup> « Quant Lanceloz oï que c'est la roïne qui gist eu sarchou, il a le cuer si estrainte la parole que il ne puet mot dire, mais il n'ose faire autre samblant, que l'on ne l'a perchoive. Ce li fu granz conforz que ele a voit .i. image de Nostre Dame a son chief. Il s'agenoila au plus pres que il pot d'un sarchou, ausi con por l'image aorer, e mist son viaire e ses eus e sa boche a la pierre dou sarchou, et regrete moult doucement [...]. La nuit aprocha. Un cler vint as hermites, e si lor dist c'onques mais nus chevaliers si docement ne pria Deu ne sa mere com li chevaliers fait qui dedenz la chapele est [...]. Il vient en la chapele por lui. Il li dient que sa viande est preste, e que il viengne mengier [...]. Il lor dist que de son mengier est il huimais niens, car talent li est pris e volenté venue de veillier en la chapele devant l'image de Nostre Dame [...]. » (*Le Haut Livre du Graal : Perlesvaus*, éd. William A. Nitze et T. Atkinson Jenkins, t. I, p. 318-319, l. 7602-7622. Voir aussi *Le Haut livre du Graal*, éd. Amand Strubel, p. 824-826)

<sup>36</sup> À ma connaissance, les nombreux cimetières arthuriens de la tradition transfictionnelle ne contiennent jamais la tombe ou l'épithaphe de Guenièvre. Le *Cycle Vulgate* mentionne pourtant quelques sépultures de femmes, comme celle de la sœur de Perceval dans la *Queste del saint Graal*.

<sup>37</sup> NITZE William A., « The Glastonbury Passages in the *Perlesvaus* », *Studies in Philology*, vol. 15, n° 1 (janvier 1918), p. 7-13.

très répandue dans la tradition transfictionnelle ; les deux autres sont des tentatives isolées, atypiques et marginales, qui n'ont pas connu de postérité dans les textes en langue d'oïl.

## **Enjeux : pourquoi faire mourir Guenièvre ?**

### **Enjeux narratifs**

Deux niveaux peuvent être distingués parmi les enjeux narratifs : un premier niveau diégétique, « interne » au roman ou au cycle, et un second niveau concernant l'ensemble de la fiction arthurienne et de ses données. Le récit arthurien peut-il continuer une fois la reine morte, d'une part au sein d'une œuvre individuelle et d'autre part à l'échelle transfictionnelle ?

Comme l'ont montré plusieurs critiques, et notamment Richard Trachsler<sup>38</sup>, le décès du roi menace de clôture l'univers de fiction. La « mort douteuse » d'Arthur n'a pas seulement des implications politiques (dans la mesure où elle entretient « l'espoir breton » étudié par Martin Aurell) : elle est aussi une solution narrative qui permet d'écrire encore des histoires arthuriennes. Peut-on dès lors imaginer que si la mort de Guenièvre est souvent évitée c'est aussi pour ménager d'autres récits possibles ? Dans la *Mort Artu*, le décès de l'immense majorité du personnel romanesque, y compris du roi et de son épouse, est probablement voué à clore l'univers de fiction pour empêcher la continuation du cycle. En effet, celui-ci se présente déjà comme un ensemble « parfait », susceptible de contenir toute la « vulgate » arthurienne. Le retrait définitif de Guenièvre dans son abbaye, devenu canonique, est représentatif de cette clôture : une fois entrée au couvent, la femme d'Arthur n'en ressort jamais. Aucune porte de sortie n'est ménagée à ma connaissance dans les textes en langue d'oïl : la prise du voile constitue toujours, pour la reine, un premier pas en dehors du monde arthurien et une première étape vers la mort.

Dans la mesure où le *Cycle Vulgate* et ses successeurs font disparaître Guenièvre à peu près en même temps que le roi et presque tous les autres personnages de la tradition arthurienne, et puisque la reine meurt après eux dans le *Myreur des histours*, ces textes ne permettent pas de mesurer les conséquences du décès isolé de la reine sur l'univers narratif. Le *Perlesvaus* offre à cet égard un point d'observation privilégié puisqu'il donne à voir un monde arthurien alternatif au sein duquel, pendant une bonne partie du roman, Guenièvre est morte alors que l'essentiel du personnel romanesque vit toujours. À l'échelle intradiégétique, on observe dans ce roman que le monde arthurien, même s'il dysfonctionnait dès l'ouverture, ne fait que se

---

<sup>38</sup> TRACHSLER Richard, *Clôtures du cycle arthurien*, op. cit.

dégrader encore une fois la reine morte : « si li [Arthur] sovint de la roïne. Il conmença a penser e petit a mengier, e vit que sa cort estoit molt enpirie et agastie por sa mort<sup>39</sup> ». Le *Perlesvaus* permet ici de mesurer la nécessité de Guenièvre qui, manifestement, ne peut mourir sans mettre en péril l'équilibre du monde arthurien. En outre, bien qu'après la disparition de la reine le récit parvienne à se poursuivre un moment, toutes les aventures ne sont pas achevées à la fin du roman tel qu'il nous est parvenu ; pourtant, celui-ci n'a pas fait l'objet de continuations ou de *sequels*. Il n'a pas non plus été intégré à un cycle et si l'*incipit* du *Perlesvaus* apparaît ponctuellement dans certaines compilations, l'insertion de la fin du texte – après la mort de Guenièvre – est beaucoup plus rare. Il me semble que le décès prématuré de la reine n'est pas pour rien dans la faible diffusion du roman<sup>40</sup> : à l'échelle intradiégétique, cet événement n'interrompt peut-être pas l'histoire même s'il a des conséquences néfastes sur l'équilibre de la cour. En revanche, il contribue fortement à marginaliser l'univers du *Perlesvaus* au sein de la tradition transfictionnelle : privé de la reine, le monde du roman devient complètement incompatible non seulement avec la version « Vulgate » mais aussi avec toutes les autres actualisations de la fiction arthurienne. Lorsqu'en 1516 les éditeurs Jehan Petit, Galliot du Pré et Michel Le Noir réunissent au sein d'un même imprimé, intitulé *L'Hystoire du Saint Graal*<sup>41</sup>, deux romans du *Cycle Vulgate* au milieu desquels est intercalé le *Perlesvaus*, c'est au prix d'une incohérence extraordinaire : Guenièvre, morte, ensevelie et pleurée conformément au *Perlesvaus*<sup>42</sup>, reparait au sein du même volume, sans transition<sup>43</sup> ni explications, pour

---

<sup>39</sup> *Le Haut Livre du Graal : Perlesvaus*, éd. William A. Nitze et T. Atkinson Jenkins, t. I, p. 326, l. 7838-7839. Voir aussi *Le Haut Livre du Graal*, éd. Armand Strubel, p. 846.

<sup>40</sup> La base Jonas (IRHT) ne recense que neuf témoins conservant aujourd'hui des extraits du *Perlesvaus*, ce qui est très peu par rapport à d'autres romans en prose de la même époque.

<sup>41</sup> Plusieurs travaux ont été consacrés à l'étude de cet imprimé. Voir notamment BOUGET Hélène, « Lecture du Graal dans *L'Hystoire du Saint Graal* (1516 / 1523) », in Danielle BUSCHINGER, Florent GABAUDE, Marie-Geneviève GROSSEL, Jürgen KÜHNEL et Mathieu OLIVIER (dir.), *Le Graal : genèse, évolution et avenir d'un mythe*, Amiens, Presses du Centre d'Etudes Médiévales de Picardie, 2014, p. 54-62 ; *Id.*, « Recomposer le roman arthurien au début du XVI<sup>e</sup> siècle : *L'Hystoire du Saint Graal* (1516/1523) dans le contexte éditorial d'*Artus de Bretagne* », in Christine FERLAMPIN-ACHER (dir.), *Artus de Bretagne. Du manuscrit à l'imprimé (XIV<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2015, p. 237-252 ; *Id.*, « Le *Perlesvaus* de 1516 : des manuscrits à l'imprimé dans *L'Hystoire du Saint Graal* », in Dominique BOUTET et Catherine NICOLAS (dir.), Paris *La Question du sens au Moyen Âge. Hommage au professeur Armand Strubel*, Champion, 2017, p. 229-244. Voir aussi MORAN Patrick, *Lectures cycliques : le réseau inter-romanesque dans les cycles du Graal du XIII<sup>e</sup> siècle*, *op. cit.*, p. 567-570.

<sup>42</sup> *L'Hystoire du saint Graal*, imprimé en 1516 par Jehan Petit, Galliot Du Pré et Michel Le Noir, t. II : *La Conquête du saint Graal*, numérisation d'un exemplaire conservé à Paris, BnF, département Réserve des livres rares, RES-Y2-24 [<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k8542610>], folio CLXXXIXv, colonne de gauche, rubrique (ma transcription) : « Comment Lancelot d'avanture arriva en la chappelle d'Avalon ou il trouva ou estoit la sepulture du roy Artu et le sercueil ou gysoit la royne Genievre sa dame [...] et du grant dueil que Lancelot fist pour la royne. »

<sup>43</sup> Au moment où le texte du *Perlesvaus* s'interrompt et où commence celui de la *Queste del saint Graal*, la mise en page ne signale aucune discontinuité hormis le passage à une nouvelle branche, comme si la *Queste* n'était qu'une branche du *Perlesvaus* : « Cy commence la derraine branche du Saint Graal. » (*Ibid.*, folio CCXIV, colonne de gauche, rubrique)

l'épisode de la Pentecôte du Graal<sup>44</sup> empruntée à la *Queste*, l'avant-dernier roman du *Cycle Vulgate*... preuve, peut-être, que la mort d'un personnage de fiction n'est jamais définitive : elle dépend en tout cas du crédit que lui porte le lecteur ou la lectrice et elle peut toujours être infirmée par un nouveau récit.

### Enjeux axiologiques

Si l'on récapitule, il y a donc trois façons de faire mourir Guenièvre : l'enfermer au couvent, la faire disparaître hors-champ ou la faire assassiner par un amant trahi. Chacune de ces solutions s'inscrit dans un système de valeurs et révèle une prise de position morale sur la question de l'adultère.

La mort canonique du personnage au couvent résulte évidemment d'un choix éthique. L'épouse adultère trépassé en deux temps : avant son décès effectif, elle meurt au monde en abandonnant son statut de reine pour endosser celui de nonne ; elle renonce à sa première vie pour en mener une seconde, « tressainte » cette fois, où elle expie ses péchés passés. Cette stratégie de la disparition progressive, en deux étapes, coïncide dans plusieurs textes avec une tendance à l'euphémisme. Elle constitue peut-être une manière de consolation pour le public, en même temps qu'elle offre un modèle de rédemption et de piété. Au sein du *Cycle Vulgate*, Lancelot termine lui aussi ses jours dans une maison de religion comme si, indépendamment du genre (masculin ou féminin), l'adultère nécessitait le passage des amants par une existence expiatoire avant la mort définitive<sup>45</sup>.

La position axiologique de Jean d'Outremeuse sur l'infidélité de l'épouse d'Arthur paraît bien différente. L'originalité de la mort de Guenièvre dans le *Myreur des historis* ne peut s'expliquer que par un déplacement de la faute de la reine : en effet, Lancelot est un personnage positif qui doit avoir de bonnes raisons de commettre un meurtre sur sa souveraine et maîtresse. La cruauté du chevalier se justifie peut-être moins en tant que vengeance personnelle qu'en tant que sanction morale. Jean d'Outremeuse prend soin d'insister sur la trahison de l'épouse

---

<sup>44</sup> La Pentecôte du Graal ouvre la *Queste*. Une demoiselle envoyée à la cour d'Arthur demande à Lancelot de la suivre afin qu'il a double son fils Galaad. La reine, présente à la cour, est bien en vie : « le roy et la royne et toute la court fut toute troublee, nonobstant la royne luy demanda ou il vouloit aller. Et la damoysselle luy dist qu'elle le rauroit demain au matin a l'heure de disner. 'Or voyse, dist la royne, car s'il ne revient demain il ne yroit ja de par ma volente.' » (*Ibid.*, folio CCXIIIr, colonne de gauche)

<sup>45</sup> Par cette solution, la *Mort Artu* concilie peut-être également l'esprit du *Lancelot* et celui de la *Queste del saint Graal*. Patrick Moran fait remarquer que « [s]i la fin de la *Mort Artu* est un lieu si complexe, c'est qu'elle se situe au confluent de différents principes d'écriture : clore l'histoire du royaume arthurien, sanctionner la chevalerie après la quête du Graal, respecter à la fois les données romanesques du cycle et les données des chroniques [...] » (MORAN Patrick, « La mort du héros récurrent : rappel au principe de réalité ou ultime consolation ? » in Emmanuelle POULAIN-GAUTRET (dir.), *Littérature narrative et consolation. Approches historiques et théoriques*, Arras, Artois Presses Université, 2012, p. 41-53, ici p. 47).

d'Arthur, non seulement à l'égard des lois matrimoniales et du royaume (puisqu'elle est l'instigatrice de l'usurpation de Mordret), mais aussi à l'égard du code courtois dans la mesure où elle abandonne le meilleur chevalier de la Table Ronde pour un vassal de moindre valeur en vertu de raisons frivoles (car elle apprécie la beauté de Mordret). Jean d'Outremeuse remplace l'adultère courtois de Guenièvre dans la version canonique du monde arthurien par une série d'infidélités ; dès lors, il lui faut également remplacer la douce pénitence de Guenièvre par une punition cruelle.

Le *Perlesvaus* emploie une stratégie plus discrète pour résoudre le problème que pose la relation entre Guenièvre et Lancelot. Si, dans ce roman, le chevalier est incontestablement amoureux de la reine, la réciprocité de ce sentiment n'est jamais explicitement confirmée. La femme d'Arthur peut parfaitement être restée fidèle à Arthur : aucune donnée du *Perlesvaus* ne contredit en tout cas cette éventualité. Le roman permet ainsi une expérimentation narrative singulière en créant un monde arthurien dans lequel Lancelot aime Guenièvre sans que celle-ci soit nécessairement infidèle. Dès lors, on pourrait faire l'hypothèse que la mort anticipée et hors-champ de la reine du *Perlesvaus* soit une tentative pour éviter l'actualisation de l'adultère. En écartant discrètement et prématurément la femme d'Arthur, le roman soustrait Guenièvre à son destin. Il choisit la mort plutôt que l'amour. Par ailleurs, en plaçant la tombe de la reine en Avalon auprès de celle du roi, le *Perlesvaus* ressoude le couple royal jusque dans la mort : il substitue aux amants (Guenièvre et Lancelot) les époux légitimes et éloigne la femme d'Arthur du modèle d'Iseut qui, pour sa part, est enterrée aux côtés de Tristan dans certains textes des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles<sup>46</sup>.

En conclusion, j'ai essayé de montrer qu'une version canonique de la mort de Guenièvre se fixe dans la tradition arthurienne en langue d'oïl à partir du *Cycle Vulgate*, qui comble durablement le silence des textes antérieurs. Cette version « Vulgate » du décès de la reine, qui n'est jamais mise en scène et relève à peine de la mention évasive, est euphémisée et édifiante. Elle permet une certaine expiation de l'adultère et offre au public une manière de consolation. En marge de cette version canonique, qu'on pourrait appeler la « mort-rédemption » apparaissent deux alternatives contradictoires : une « mort-évitement » et une « mort-punition ». Dans le *Perlesvaus*, le décès anticipé et hors-champ de la reine, également de l'ordre du non-récit, semble une solution commode pour éviter de raconter l'adultère avec Lancelot ; mais cette mort atypique met en péril la poursuite de l'histoire et elle rend surtout l'ensemble

---

<sup>46</sup> Par exemple, dans le poème allemand d'Eilhart von Oberg, dans la plupart des rédactions du *Tristan en prose* ou dans la version particulière du manuscrit Paris, BnF, fr. 103.

de l'univers romanesque complètement incompatible avec le reste de la tradition transfictionnelle. Quant au déconcertant meurtre de Lancelot dans le *Myreur des histors*, il est une réponse punitive à l'infidélité de Guenièvre. Jean d'Outremeuse déplace l'adultère courtois de la « reine-Vulgate » vers la frivolité et la trahison. Finalement, qu'il doive être pardonné, évité ou sanctionné, l'adultère possible ou actualisé de la femme d'Arthur pose aux auteurs de langue d'oïl un problème éthique dont la solution est, dans ces trois textes, la mort du personnage.

Faire mourir Guenièvre est donc loin d'être un acte neutre : plus que la simple disparition d'un personnage, ce choix peut tout à la fois provoquer la déchéance du monde arthurien, précipiter vers son terme l'histoire en cours, sélectionner une version de la fiction arthurienne et positionner cette version soit au centre, soit en marge du canon. Il peut aussi menacer de clôture l'univers fictionnel et devenir le lieu d'expression d'un point de vue éthique sur la question de l'adultère.